

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[153. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 153. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Mandat local](#), [Parcours politique](#), [Parcs et Jardins](#), [Pédagogie](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1838-10-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me souviens qu'hier, étourdiement, je vous ai encore adressé ma lettre aux Champs-Elysées.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°188/215

### Information générales

Langue Français

Cote

- 442, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2

- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle),  
IV/213-217

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°153 Lundi 8 Oct, 7 heures

Je me souviens qu'hier, étourdiment je vous ai encore adressé ma lettre aux Champs Elysées. Elle vous sera peut-être arrivée quelques heures plus tard.

Je suis fâché de ce que mande M. de Médem, plus fâché que surpris. Il m'a toujours paru, par ses lettres que votre frère était réellement blessé de votre peu de goût pour la Russie. C'est bien lui qui sincèrement ne conçoit pas que vous ne préfériez pas à tout, votre état de grande Dame auprès du grand Empereur dans le grand pays. M. de Lieven est encore plus soumis, pour parler convenablement mais moins russe et vous comprend mieux. Rien n'est pire que l'humeur sincère d'un honnête homme de peu d'esprit. Il se croit fondé en raison, et ce qu'il y a de plus intractable, c'est la conviction qu'on a raison. M. de Médem aura peut-être choqué encore votre frère en lui répétant que, bien réellement, avec votre santé, vos habitudes, vos goûts, vous ne pouviez vivre ailleurs qu'à Londres ou à Paris. Les gens d'esprit vont quelque fois trop brutalement au fait. Enfin je raisonne, je cherche, je voudrais tout savoir et tout expliquer, tant cela intéresse. Je voudrais surtout que vous eussiez auprès de l'Empereur quelqu'un de bienveillant et d'intelligent, qui vous comprît, et vous fit comprendre. Je crois toujours qu'avec de l'esprit de la bonne volonté et du temps on peut beaucoup, quand on est toujours là. M. de Nesselrode et Matonchewitz, à ce qu'il me semble y seraient seuls propres. Mais l'un est trop affairé, l'autre trop petit, et ni l'un ni l'autre ne s'en soucie assez. Je suppose que vous avez répondu à votre mari.

Montrond a passé en effet son temps chez Thiers. Je suis curieux de ce qu'il y a porté et de ce qu'il en a rapporté, au moins de ce qu'il en dit. Je le verrai à mon retour. Il a vraiment de l'esprit, de l'esprit efficace. Il faut beaucoup pour qu'il rajeunisse un peu. Il était cruellement cassé.

8 h 1/2

Je viens de sortir pour aller voir mes ouvriers. Je plante des arbres. Nous avons depuis huit jours un temps admirable. Ma mère et mes enfants en profitent beaucoup dix fois dans le jour, je les envoie, au grand air, comme on envoie les chevaux à l'herbe. Nous nous promenons ensemble après déjeuner. Le matin, tout à l'heure j'assiste au premier déjeuner de mes enfants, chez ma mère. Trois fois par semaine ; ils viennent chez moi tout de suite après prendre une leçon d'arithmétique. Le soir de 9 heures et demie à 8h 1/2, je leur lis de vieilles Chroniques sur les croisades, qui les amusent extrêmement. Le reste du temps, je suis dans mon cabinet ou je me promène pour mon compte.

Quel est donc le mal de la Princesse Marie ? Quel qu'il soit, j'en suis fâché, et j'espère que ce n'est pas vraiment grave. Elle a de l'esprit. J'ai quelque fois causé avec elle tout -à-fait agréablement. Je m'intéresse à elle comme à une personne en qui on a entrevu en passant plus que le monde n'y verra, et qu'elle-même ne saura très probablement.

J'ai eu hier beaucoup de visites. On se hâte de venir me voir. J'aurai d'ici à quinze

jours, quelques dîners à Lisieux private dinners, pas de banquet. Je n'en veux pas cette année Je l'ai dit à mes amis et ils l'ont fort bien compris. Je ne veux pas parler politique avant la Chambre.

10 h.

Le facteur m'arrive au milieu de ma leçon d'arithmétique. Je reçois des nouvelles de l'arrivée de Mad. d'Haussonville. Je veux écrire un mot à M. de Broglie. Adieu. Adieu, comme à la Terrasse, dans ses meilleurs jours. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 153. Val-Richer, Lundi 8 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1568>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 8 octobre 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

18

Je me souviens qu'il y a, évidemment, je vous ai encore adressé ma lettre aux Champs Elysées. Elle vous sera peut-être arrivée quelque heure plus tard.

Je suis fâché de ce que manque M. de Mède, plus fâché que surpris. Il me toujours parle, par ses lettres, que votre frère étoit volontiers blessé de votre peu d'engagement pour la Russie. C'est bien lui qui, sincèrement, ne voulait pas que vous ne parfassiez pas, à tout, autre chose de prouver dame au pied du grand Empereur dans le grand pays. M. de Lieven est encore plus soumis, pour partie convenablement, mais moins russe et vous, complètement. Rien n'est pire que l'humour sincère d'un honnête homme de peu d'esprit. Il se frotte facilement, ce ce qu'il y a de plus intraitable, soit la conviction qu'en a raison. M. de Mède aura peut-être choqué encore votre frère en lui répétant que, bien volontiers, avec votre santé, vos habitudes, vos goûts, vous ne pourriez venir ailleurs qu'à Londres ou à Paris. Si, genre d'esprit vous quelquefois trop brutallement au fait. Enfin, je raisonne, je cherche, je voudrais tout savoir et tout expliquer, dans cette intérêt. Je voudrais surtout

que vous enfin auprès de l'Empereur quelque chose  
et d'intelligent, qui vous comprît et vous fut compréhensible.  
Je crois toujours qu'avec de l'esprit, de la bonne volonté  
et du temps, on peut beaucoup, quand on est toujours là.  
On va à Messelrode et Batauchemitz, à ce qu'il me semble,  
y devient tout propre. Mais l'un est trop assain, l'autre  
très petit, et si l'un ni l'autre me devient pas.

Je suppose que vous avez répondu à votre mari.

Montrond a passé en effet son temps chez l'abbé. Il  
suis curieux de ce qu'il y a porté et de ce qu'il m'a  
rapporté, au moins de ce qu'il en dit. Je le verrai à  
mon retour. Il a vraiment de l'esprit, de l'esprit efficace.  
Et faire beaucoup pour qu'il rajeunisse un peu. Il était  
troublément râpé.

8h. 1/2

Je viens de sortir pour aller voir ma sœur. Je plante  
des arbres. Nous avons depuis huit jours un temps  
admirable. Ma mère et mes enfants me professent beaucoup.  
Six fois dans le jour, je les envoie au grand air, comme  
on envoie les chevaux à l'herbe. Nous nous promenons  
ensemble après déjeuner, le matin, tout à l'heure,  
j'assiste au premier déjeuner de mes enfants, chez ma  
mère. Trois fois par semaine, ils viennent chez moi, tout  
de suite après, prendre une leçon d'arithmétique. Le soir,  
de 7 heures et demie à 8h. 1/2, je leur lire de vieilles

meilleure chronique sur la Croisade, qui la鼠 amusent extrêmement. Le  
samedi, cette dernière, je suis dans mon cabinet ou je me promenai  
toute la matinée pour mon compte.

Le samedi est donc la mat de la Princesse Marie ? Sait qu'il  
est, j'en suis sûr et j'espère que ce n'est pas vraiment  
l'autre grave. Elle a de l'esprit. J'ai quelquefois tenu avec elle tout  
 a fait agréablement. Je m'intéresse à elle, comme à une  
personne à laquelle on a entrevu, en passant, plus que le  
monde n'y verrait et qu'elle-même ne saura, très probablement.

J'ai en h , beaucoup de visites. On se hante de venir me  
voir. J'aurai, d'ici à quinze jours, quelques dîners   Liliens,  
private dîners, pas de banchets. Je ne veux pas, celle année,  
de faire dès à mon ami et de l'ont fait bien compris. Je ne  
veux pas parler politique avant la Chambre.

186.

Le samedi m'arrive au milieu de ma lecon d'arithmétique;  
de recou à des nouvelles de l'arrivee de ma Mme d'haussmann.  
Le samedi à la fin d'après-midi à l'arrivee de Bruglie. Ainsi, comme  
comme à la Terrasse, dans les meilleurs jours.

32

ma  
tout  
Le Sain,  
les